

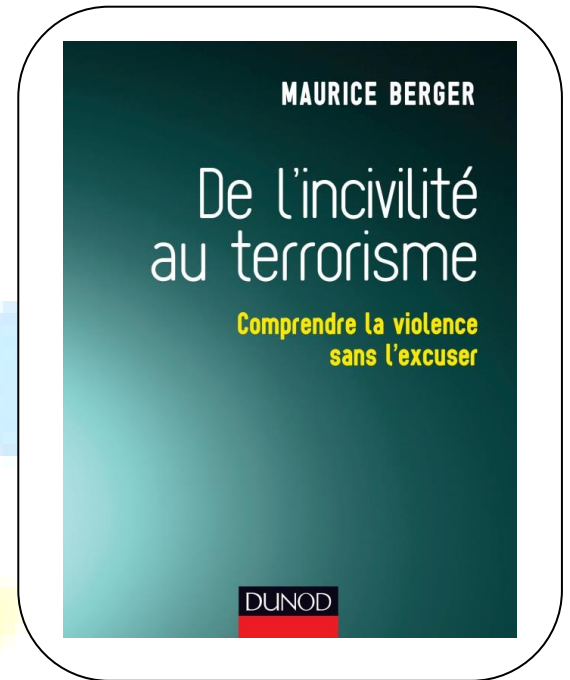


L'enfant violent Que faire d'une grenade dégoupillée ?

L'Echo des cours n°109

Mardi 13 décembre 2016

Maurice Berger récidive. En 2008, le pédopsychiatre, ancien chef de service en psychiatrie de l'enfant au CHU de Saint-Étienne, avait fait paraître un livre percutant (« Voulons-nous des enfants barbares ? ») dans lequel il se penchait sur les conséquences développementales des traumatismes psychiques répétitifs de la première enfance et leurs liens avec la violence extrême. Il était venu présenter cet ouvrage et le travail de son équipe de pédopsychiatrie lors du 21ème Congrès National de l'Association Française des Psychologues de l'Éducation Nationale qui s'est tenu à Clermont-Ferrand en septembre 2009. Il notait alors que, dès la crèche, la maternelle ou le primaire, on pouvait observer que de plus en plus d'enfants présentaient une forme de violence pathologique avec un risque important de passages à l'acte graves au moment de l'adolescence et à l'âge adulte.



Le nouveau livre de Maurice Berger s'intitule « De l'incivilité au terrorisme. Comprendre la violence sans l'excuser » (2016). Il part d'un constat amer : « La violence est de plus en plus présente dans notre société. Ce n'est pas une invention : je soigne des sujets violents et constate qu'ils sont de plus en plus nombreux et qu'ils frappent de plus en plus jeunes. La langue de bois qui consiste à nier ce fait, l'édulcorer, inventer des prétextes, trouve maintenant ses limites ». Le ton de l'ouvrage est âpre, sans concession. Après avoir défini la violence (« lorsque la parole est inefficace, ne fait plus tiers, et que l'autre a peur pour son intégrité »), Berger s'interroge sur les causes possibles de l'émergence de ces comportements impulsifs, destructeurs, peu susceptibles de s'accompagner dans l'après-coup d'élaboration psychique et de culpabilité (« Quand je m'énerve, c'est trop tard »). L'une des hypothèses de l'auteur est celle de traumatismes relationnels précoces. Ils interviennent dans la toute petite enfance et découlent de situations dans lesquelles l'enfant ne peut trouver un étayage suffisant et adéquat chez un parent trop pris dans son propre chaos pour répondre à ses besoins. Cette maltraitance est plus ou moins visible : l'enfant n'est pas forcément frappé, il peut être exposé à des violences conjugales ou sexuelles, mais aussi négligé, oublié, sans interactions suffisamment stables et chaleureuses pour se développer harmonieusement. L'idée est ici que ces traumatismes vont s'inscrire

durablement à l'état brut sous forme de sensations anxiogènes venant submerger les capacités psychiques d'un sujet sans défense, dépourvu de langage, ceci à une période de sa vie où il est totalement dépendant de son donneur de soins. Il n'est donc pas étonnant que Berger convoque les théories de l'attachement et note la proportion importante (82%) d'enfants présentant un attachement insécurisant désorganisé/désorienté parmi les enfants négligés et maltraités. Les neurosciences montrent que l'ensemble de ces facteurs traumatiques précoces a des conséquences délétères sur le développement du cerveau visibles dès le plus jeune âge de manière spectaculaire à l'IRM.

Par la suite, l'impact va se ressentir tant au niveau corporel (mauvaise intégration du schéma corporel et porosité de l'enveloppe cutanée) qu'au niveau cognitif puisque beaucoup de ces enfants victimes seront trop envahis ou trop déstructurés pour construire une pensée décentrée de leur problématique personnelle et être disponible pour les apprentissages scolaires. A cet égard, l'école se trouve confrontée à un état de fait difficile à surmonter : « On attribue l'échec scolaire d'abord à l'école et aux méthodes pédagogiques. La réalité, c'est que beaucoup d'élèves entrent en classe maternelle en n'ayant pas, loin de là, les structures mentales qui leur permettent de comprendre et d'apprendre ». Pour Berger, le problème n'est pas tant l'école que ce qui se passe avant la scolarisation dans le cadre familial. Afin de tenter de remédier à l'augmentation grandissante de la violence extrême, il suggère que les pouvoirs publics investissent massivement en direction de la petite enfance. D'une manière générale, il déplore que les décideurs ne se saisissent pas de ce problème ce qui contribue à son accentuation. D'autant que la société dans laquelle nous vivons souffre d'une crise des limites (ce que Berger nomme les « butées ») peu propice à contenir des sujets qui ne demandent qu'à exploser physiquement et psychologiquement.

Parmi les divers thèmes abordés dans ce livre dense, il y a bien sûr les incivilités auxquelles tout un chacun peut être confronté plus ou moins régulièrement. Mais Berger élargit le propos en analysant la personnalité de certains djihadistes impliqués dans des attentats récents. Ce que l'on sait de leur enfance arrive comme une illustration de sa thèse sur l'inscription à long terme des traumatismes affectifs précoces et du fait qu'ils engendrent une violence qui a besoin de s'extérioriser. Selon Berger, ceux qui ont commis les attentats (Toulouse, Charlie Hebdo, Bataclan, Bruxelles) ont un point commun : celui d'avoir été élevé dans un milieu négligent ou maltraitant à l'instar des jeunes qu'il rencontre dans le cadre de son travail dans un Centre Educatif renforcé.

A l'issue de son exposé sur les mécanismes de la violence extrême, Berger n'est guère optimiste car il n'a pas le sentiment que les mesures appropriées pour faire décroître ce phénomène soient proposées. C'est un combat qui doit découler d'une volonté forte et qui requiert moyens humains et moyens financiers sur le très long terme tant l'empreinte traumatique de la petite enfance est solidement ancrée et nécessitera des prises en charge lourdes et douloureuses, avec des résultats malheureusement aléatoires.

Dans la logique de sa réflexion, Berger émet néanmoins des propositions, dont certaines peuvent être très radicales et parfois discutables - mais elles ont le mérite d'inviter au débat. Parmi celles-ci, nous en avons retenu quelques unes qui concernent plus particulièrement les milieux scolaire et périscolaire. Par exemple, avec les familles, il est important d'expliquer et de montrer pourquoi, dès le plus jeune âge, le jeu peut être bénéfique. Il convient d'« introduire une culture du jeu », car « les jeux sont l'aliment de la croissance psychique, comme les lipides, les protides et les glucides sont l'aliment de la croissance physique ». Les enfants violents apparaissent ainsi comme carencés du jeu symbolique, incapables de la distanciation que permet le faire semblant. Au niveau préscolaire et scolaire, Berger invite à mettre l'accent sur les crèches et la première année de classe maternelle avec des « modes d'interventions individuels contenant et structurés ». La scolarisation des enfants qui présentent des troubles du comportement devrait selon lui se faire dans de classes à très petits effectifs car « dans les classes à effectifs « normaux », les enseignants passent parfois plus de temps à calmer les élèves et à les empêcher de s'insulter qu'à leur transmettre un savoir ». Nous savons aussi, avec Michel Delage (2015), que, dans le cadre de troubles de l'attachement, l'enseignant peut constituer une base de sécurité pour des enfants présentant un attachement désorganisé et devenir ainsi une source potentielle de résilience (voir aussi Lecomte ; 2004). Nous retiendrons enfin l'invitation à la mise en place du Jeu des Trois Figures élaboré par Serge Tisseron (2010) pour développer l'empathie. Dans ce jeu de rôle, les enfants sont invités à inventer une histoire comprenant un agresseur, une victime et un redresseur de tort (qui va aider à résoudre le conflit entre l'agresseur et la victime). Les enfants qui sont volontaires pour jouer l'histoire inventée acceptent au préalable de jouer les trois personnages. L'idée est ici de permettre à chacun d'introduire une souplesse dans son fonctionnement psychique, de sortir d'identifications trop figées (agresseur ou victime) pour expérimenter des postures nouvelles et apprendre à se mettre à la place de l'autre. Il serait in fine intéressant que des formations au Jeu des Trois Figures soient proposées aux enseignants de GS de maternelle et aux personnels des RASED.

Guy CHAZOULE

Psychologue de l'Education nationale

Références :

- Berger, M. (2008). *Voulons-nous des enfants barbares ?*. Paris : Dunod.
Berger, M. (2016). *De l'incivilité au terrorisme*. Paris : Dunod.
Delage, M. (2015). Le système scolaire, les apprentissages et l'attachement. La place de l'enseignant comme base de sécurité. *Thérapie Familiale*, 36, p. 363-376.
Lecomte, J. (2004). Les enseignants, tuteurs potentiels de résilience. *Le journal des psychologues*, 216, p. 26-29.
Tisseron, S. (2010). Le jeu des trois figures en classes maternelles, www.yapaka.be.

SNUipp-FSU 63 – Syndicat national unitaire des instituteurs, professeurs des écoles et PEGC – Section du Puy-de-Dôme

Maison du Peuple, 29 rue Gabriel Péri, 63000 CLERMONT-FERRAND
Tél 04.73.31.43.72 ✉ snu63@snuipp.fr

